

Petit Courrier Littéraire

I

Fantôme de Terre-Neuve, par Léon Berthaut. — Paris, Ernest Flammarion, éditeur.

M. Berthaut possède plus d'un titre à l'attention des lecteurs canadiens. Normand de naissance et breton d'adoption, il est deux fois notre cousin ; et les souvenirs charmants que son passage a laissés parmi nous n'ont pas peu contribué à y populariser son nom et ses ouvrages.

Le sujet qu'il aborde dans son dernier volume nous touche en outre d'assez près pour donner un attrait local d'une saveur toute particulière à son nouveau roman, que Mme Judith Gautier trouve "d'une angoissante beauté", et que Pierre Loti déclare "plein de charme et de vie".

Un sentiment très profond règne en effet d'un bout à l'autre de l'ouvrage, d'où se dégage un parfum exquis de mœurs patriarcales et de rusticité saine. Au cours d'un récit très attachant, des silhouettes bien frappées se profilent en lumineux reliefs sur une atmosphère teintée de mélancolie, et imprégnée de senteurs marines. Les joyeuses trêves, les mornes adieux, les anxiétés sourdes, les attentes énervantes, tout cela se succède et s'entrelace, mêlé à des épisodes tragiques, à des scènes d'hallucinations fiévreuses, à des détails attendrissants, où toute la vie, à la fois modeste et héroïque des "Travailleurs de la Mer", se reflète comme en un tableau dont les moindres accessoires captivent l'œil et nous mettent au cœur une impression d'indéfinissable tristesse.

Depuis les "Pêcheurs d'Islande", la littérature moderne n'a peut-être rien produit de plus fascinant sous ce rapport, de plus caractéristique dans le genre.

Rien de cette acuité irritante du factice et de l'artificiel. Tout se déroule naturellement, sans effort ni heurts, dans un enchaînement indépendant de la complaisante complicité du hasard, avec des effets toujours justes de couleurs et de perspective.

En somme, notre ami a fait là un beau et bon livre, qui nous parle du vieux et du nouveau "chez nous", et qui devrait se trouver sur un rayon d'honneur dans toutes nos bibliothèques. Il n'est aucunement besoin de souhaiter succès à l'auteur : ce succès est tout acquis, et ne peut manquer d'avoir son retentissement ici comme en France, où le nom de Léon Berthaut s'affirme de plus en plus parmi les auteurs en vogue.

II

Les Hôtes de l'Estuaire, par Jean Revel. — Paris, Eugène Fasquelle, éditeur.

Après les scènes de mœurs bretonnes, les émouvantes péripéties de l'épopée normande ! Les hauts faits de nos aïeux de Normandie, après la vie intime de nos cousins de Bretagne !

L'Estuaire, c'est l'embouchure de la Seine, et — par extension — tout le territoire qui se déroule, au nord et au sud du fleuve, depuis Rouen jusqu'au Havre.

Les Hôtes de l'Estuaire, ce sont, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, la série des habitants qui se sont succédé les uns aux autres dans ces régions où le flux et le reflux des races ont transmis leur cachet atavique aux générations actuelles.

L'auteur a pour ainsi dire coupé l'histoire par tranches, et dans des monographies détachées, dont chacune forme un tout par elle-même, il nous fait assister en spectateurs émus aux différentes phases par où ont passé les hommes et les choses, avant d'en arriver à notre civilisation moderne.

C'est une suite de tableaux dont les tonalités vibrantes frappent l'imagination en nous transportant dans des mystérieux lointains, et dont quelques-unes s'accroissent avec une violence de coloris à donner la chair de poule.

Le livre s'ouvre dans le recul des âges primitifs, par un formidable combat entre un ichtyosaure, terrible amphibie des marais, et l'ours des cavernes, lutte suprême d'une forme organique qui s'efface devant l'envahissement d'ébauches moins monstrueuses.

Puis vient l'anthropoïde, cet embryon de l'homme, qui disparaît à son tour dans les cataclysmes des époques transitoires et les mystérieuses perturbations cosmogoniques, pour renaître transformé et armé de pied en cap aux pages de l'Histoire.

Maintenant, c'est Jules César et les aigles romaines ; ce sont les Venètes et leurs flottes en lutte avec l'ennemi et les éléments ; ce sont les druides ; ce sont les mérovingiens avec leurs abominations ; et enfin, les Francs et le christianisme : saint Prétextat, saint Colomban, saint Germer et autres...

Salut encore aux exodes normands, à Guillaume le Conquérant traversant la Manche, à toutes les neufs de l'Estuaire faisant voile pour les pays inconnus !

"L'hostellerie est toujours là... dit l'auteur. Elle a vu défiler les incultes Calètes ; les Romains superbes ; les Franks, athlètes de la vie ; les Northmans presque amphibies. Elle a vu partir la ruée des humains ; elle a recueilli et nourri les aventuriers qui voulaient la conquête du monde. Elle fut une ruche et un refuge."

Je connaissais déjà M. Jean Revel par ses *Rustres* et ses *Contes Normands*. J'ai été heureux de saluer son talent si robuste et si original dans une œuvre de haute envolée, qui fait appel à nos sympathies d'origine, et parlent si chaudement à notre orgueil de race.

Si je suis bien informé, Jean Revel n'est qu'un pseudonyme, sous lequel se dissimule un descendant de la haute aristocratie normande. Bienvenue à cet autre cousin de là-bas !

III

Avant la Conquête, épisode de la guerre de 1757, par Adèle Bibaud, Montreal Printing and Publishing Co.

C'est encore un confrère du sexe féminin, qui prend définitivement sa place dans nos cercles littéraires, qu'il a, d'ailleurs, déjà favorisés de sa collaboration.

En vérité, à voir se multiplier sous nos yeux les romans, les pièces de théâtre, les recueils de chroniques, et surtout les chroniques elles-mêmes — dont quelques-unes tout à fait remarquables — signés de noms féminins, on serait porté à se demander si la femme